

CHAPITRE PREMIER

Chaleurs d'Eté

1967. A nouveau les vacances ! Des vacances chaudes comme chaque année. Le soleil inonde les prés et les blés dorés de ses rayons bienfaisants. Et comme chaque année, ma famille et moi nous nous rendons dans ce petit village de la Famenne, Verden, où tout le monde connaît bien les citadins que nous sommes.

J'aime cette ambiance et ces nuits douces où nos jeux d'enfants se prolongent tard sous le ciel rempli d'étoiles scintillantes. Du café-hôtel-pension de famille où nous logeons, fusent les cris enjoués des joueurs de cartes passionnés, tapant celles-ci sur les tables patinées par la bière en proférant des jurons que le juke-box a peine à couvrir. Et ça parle fort tandis que Guy, un ami de la région du même âge que moi, 12 ans, et moi-même nous nous passionnons pour la voûte étoilée et ses mystères, rêvant aux soucoupes volantes dont la radio fait écho presque chaque jour.

Si nous, nous devisons des possibilités de voyager parmi les étoiles, puisque nous sommes persuadés que là est notre futur métier, les autres enfants du village ne sont pas particulièrement des fanatiques des petits hommes verts et chaque jour nous nous retrouvons devant la maison des voisins du Hilton du coin : la grande famille Daillard où toute la jeunesse se donne rendez-vous de 12 à 18 ans pour le planning de la journée qui n'est pas forcément le même pour toutes les tranches d'âge bien sûr. Tandis que nous cherchons des trésors imaginaires, d'autres organisent des courses à vélo autour du village et du village voisin. Un point commun entre ceux qui jouent dînette et ces grands sportifs : épater sa copine. Ma préférée à moi, c'est Marie-Françoise, Marie-Françoise Daillard. Les autres le savent aussi, ceux qui tournent autour de nous et de ma timidité, comme des rapaces goguenards.

Alors un jour j'ai fait ce qu'il ne fallait pas faire en public : j'ai laissé échapper ma main dans les cheveux d'or de Marie-Françoise alors que nous étions assis sur le pas de sa porte en train de jouer avec les autres, les frères et les sœurs et les voisins et les voisines. J'avais vu un feuilleton la veille à la T.V. où une belle prisonnière se faisait délivrer par l'Homme à la Carabine. Il n'en avait pas fallu plus pour que mon esprit me fasse voyager dans cette dimension imaginaire et que je me retrouve à la place du héros. Marie-Françoise fut surprise. Moins que moi sans doute. Comment avais-je pu ainsi relâcher l'attention au point d'en oublier ma timidité ancestrale ?

Les réactions ne se firent pas attendre mais j'eusse préféré qu'elles viennent de Marie-Françoise. Et le lendemain courrait déjà dans le village des enfants le bruit de nos "fiançailles". Ce n'était malheureusement pas pour plaire à celle que j'aimais. Plus les autres raillaient, plus elle s'éloignait de moi. Pourtant je voyais l'ange blond tous les jours et nos jeux continuaient malgré tout même si les sarcasmes venaient parfois de Marie-Françoise elle-même. Elle ne voulait pas faire mauvaise figure devant ses amis, surtout pas vis-à-vis d'un citadin de la capitale qui s'en retournerait dans un mois, à la fin de ses vacances. Elle se jouait de ma timidité et ne me pardonnait pas mon geste téméraire. Et je continuai à vouloir l'épater, puisant dans une imagination personnelle en pensant que ces images que je me créais, elle pouvait les ressentir de la même façon. J'étais pilote d'avion, survolant la plaine en larguant ces petits cailloux que chacune de mes mains étendues en ailes d'avion retenait comme des obus. Puis je m'en allais seul ou avec mon frère dans le grand pré du bas du village pour faire décoller ma fusée en plastique, jouet acheté dans la ville d'à côté. Là encore je me sentais pilote interstellaire et comme mon cœur aurait voulu que mon amie me voie m'envoler aux commandes de ce vaisseau blanc fonçant dans l'azur sans nuage. Mais Marie-Françoise n'était dans le pré que par la puissance de mes illusions. Elle se fichait bien de ma fusée ridicule et de mes rêves de conquête spatiale. Et l'engin retombait lourdement dans le pré, vide de carburant. Et je remontais au village pour la remplir à nouveau en passant devant la maison de ma "fiancée" sans qu'elle ne m'accorde même un regard, tant elle était occupée à ses propres jeux de fillette de 10 ans qu'elle était. Il me fallait me contenter de regarder flotter ses cheveux dorés dans la brise tiède de l'été et de contempler son sourire qui ne m'était pas adressé.

Souvent alors je ne redescendais pas au pré et Guy venait à l'hôtel pour élaborer avec moi une bande dessinée crayonnée sur du papier pelure de mauvaise qualité. Cependant le voyage reprenait là aussi. Guy était le seul à comprendre mais jamais je ne lui avais parlé de mon attirance pour Marie-Françoise. D'ailleurs les filles ne semblaient pas l'intéresser outre mesure. Il ne se joignait jamais aux jeux communs. C'était un garçon plein de mystère et de rêves refoulés. Lorsque le soir tombait et que s'élevait le crissement des grillons, nous amarrions solidement la paire de jumelles de mon père à un trépied de fortune fabriqué avec trois ou quatre branches ramassées dans le bois et nous regardions les étoiles et les satellites qui nous émerveillaient encore plus. Nous restions cependant sur notre faim : pas de "soucoupes volantes" ce soir-là non plus. Il était alors temps pour nous de rejoindre nos chambres respectives pour passer en douceur à un autre jour estival.

Ce matin le vendeur ambulant de fruits et légumes annonce ses tarifs avec vigueur. C'est peut-être lui qui m'a tiré de ce beau rêve où je traversais les plaines de Mars à la poursuite du méchant homme vert qui avait enlevé ma princesse Marie-Françoise. Je le maudis un peu mais au fond il m'a ramené dans le monde où elle est vraiment.

Et ce monde, m'y voici à nouveau pour une belle journée de soleil et d'activité. J'ai décidé de descendre dans le bas du village ce matin. Mon ami Guy loge chez ses oncle et tante Chavalle, un peu plus bas que la courbe qui amorce le chemin du Batty vers le bois de Maren, là précisément où se font les largages de ma fusée héroïque. En passant j'irai acheter quelques friandises chez la mère Maria qui tient la petite épicerie du bas du village. Oui, parce qu'il y a deux épiceries, mais celle du haut est fort fréquentée par Marie-Françoise et ses amis. Je ne sais si j'ai fort envie d'essayer leurs sarcasmes de si bonne heure. Laissons cela pour la fin de l'après-midi, quand j'aurai causé à mon pote Guy. Il est vrai que l'on n'a encore jamais parlé de Marie-Françoise ensemble, il semble éviter les filles du village, mais à qui pourrais-je m'adresser d'autre en ce moment ? Mon frère est trop jeune encore et se fiche bien de mes histoires de cœur. Allons, je me lève quand le grand-père aura fini ses exercices d'assouplissement devant le miroir de la chambre. Ah oui, je ne l'ai pas dit : je dors dans la chambre de mes grands-parents, au premier étage de la pension. La fenêtre est grande ouverte et la chaleur y pénètre déjà tandis que volettent les mouches autour du petit lustre de tissu au centre du plafond. Le vendeur fait démarrer sa camionnette ; il a fini sa tournée pour aujourd'hui. Je me lève et m'approche de la fenêtre. Quelques personnes discutent encore, le cabas au bras. Une voiture passe et emprunte la courbe qui va vers la ville d'à côté. Devant chez les Daillard, le grand-père suce le bout de sa pipe en saluant René, le coiffeur du village, d'un grand geste de la main. Puis il se dirige calmement vers l'étable qui jouxte la maison. C'est souvent là que les enfants se retrouvent pour y jouer dînette. Allez savoir pourquoi ! Mais on ne gêne personne.

Fini le petit dèj et les ablutions, je m'élançai à l'extérieur et encaisse la première chaleur du jour. L'asphalte ondule sous le poids des rayons lumineux et l'air tremble déjà. Il va faire très chaud aujourd'hui. Il est dix heures, il est temps de rejoindre Guy.

En passant devant la maison des Daillard, je jette un regard par la porte entrouverte mais si ce ne sont les voix qui me parviennent de la salle à manger, je ne rencontre personne. La fenêtre de la chambre de Marie-Françoise, au premier étage, est grande ouverte. Elle est donc aussi déjà levée. Je poursuis ma route sans plus me retourner en amorçant la descente vers le tournant du Batty.

Me voici devant la maison des Chavalle. Les draps pendent par-dessus la fenêtre du premier étage. On distingue des gens qui bougent dans la salle à manger et j'entre par le garage.

— Ah bonjour Jean, passé une bonne nuit ? Tu viens pour Guy. Il vient à peine de se lever, tu sais, c'est un gros paresseux. C'est l'Afrique du Sud qui lui a donné cette habitude sans doute ! Assieds-toi il va arriver. Tu veux une limonade ?

— Non merci, je viens moi-même de me lever et je viens de déjeuner.

— Comme tu voudras, me répond Félicien, le maître de maison. Allez, à ce soir, je dois partir travailler moi.

La voiture démarre rapidement et disparaît dans la poussière du sentier qui mène à la maison. Nelly, la femme de Félicien s'active déjà dans la cuisine, épluchant les pommes de terre pour le repas du midi.

— Il y a déjà beaucoup de monde en route dans le village ? me demande-t-elle.

— Pas tellement.

— Tu as vu quelqu'un chez les Daillard en descendant ?

— Non.

La discussion m'énerve un peu. Je n'ai pas envie que l'on parle des Daillard à présent, c'est tout. Heureusement voilà Guy qui fait son apparition dans la cuisine.

— Ah te voilà ; dépêche-toi de manger on t'attend.

— Salut Jean, déjà là ?

— T'as vu l'heure, fainéant, lui lancé-je avec un large sourire. Tu te crois encore en Afrique ?

C'est vrai, j'ai oublié de dire que Guy et sa famille vivent en Afrique du Sud où son père occupe une place importante dans une grosse société. Guy et son frère Marc logent chez leur oncle Chavalle pour la durée des vacances et après ils retourneront dans ce lointain pays pour le restant de l'année où Guy poursuit ses études.

Le petit déjeuner est avalé en quatrième vitesse.

— Alors, fait-il la bouche encore pleine, le programme de ce matin ? Exploration de la planète ?

— On descend au Batty ? fais-je.

— Belle exploration en perspective, pilote, fait-il avec un clin d'œil, va pour le Batty, fais chauffer les turbines.

C'est d'un pas joyeux et allègre que nous descendons le chemin en partie asphalté qui doit nous mener au bois de Maren. Nous ne rencontrons personne du haut du village et je ne m'en sens que mieux car j'ai besoin de toute l'attention de Guy à qui je compte parler de mes problèmes en toute quiétude.

— Que se passe-t-il pilote ? Tu m'as l'air d'être dans une configuration extra planétaire inhabituelle.

— Arrête un peu Guy, j'aimerais te parler de quelque chose dont je n'ai encore parlé avec personne.

— Mmh, je vois ! Une princesse prisonnière à délivrer sans plus attendre. Il ne peut s'agir que de cela. Je suis ton homme. Parle et je te suivrai dans toute dimension accessible à mon code....

— Oh laisse ça, tu veux, on peut vraiment pas parler sérieusement deux minutes avec toi, m'énervé-je alors.

— Eh Oh, doucement copain, je t'écoute si c'est si sérieux que cela. Où veux-tu que l'on fasse notre pow-pow ?

— Tu parles indien maintenant ? Allons dans le pré là-bas. C'est de là que je fais s'envoler mes fusées. Et puis on dit pow wow, pas pow pow !

— Si tu veux, visage pâle, mais faudrait savoir si tu restes dans la science-fiction ou dans le western, histoire de cerner la princesse !

— Il s'agit bien de cela !

— Tu as entendu ce matin ? Ils ont encore parlé de soucoupes volantes.

— Oh ça va, laisse tomber, Guy, c'est fatigant à la fin.

— Juré ! et cette fois c'est dans la région de Marche, c'est-à-dire juste à côté !

— Quoi ?

— Oui mon gars, les martiens sont par ici.

— Comment ça ?

— Cette nuit le poste de gendarmerie de Marche a enregistré une déposition de quelqu'un qui revenait d'un bal.

— Et ?

— Et ils ne l'ont pas pris au sérieux bien sûr, mais la presse en a été avertie quand même, on ne dit pas des bêtises à la radio et si elle en parle c'est que c'est sérieux même si les policiers n'y croient pas, non ?

— Ch'ai pas ! Mais je ne suis pas venu te parler de soucoupes et d'astronefs. Y en a marre !

— T'as tort ! C'est le moment de redoubler d'attention. Tout le monde se moque de nos observations nocturnes. Et si on leur prouvait que cela existe ?

— Comment ?

— Ben, en observant un peu plus. Faut se balader le nez plus souvent en l'air mon gars, c'est la seule solution.

— OK. Tu as une minute pour mes petits problèmes ou on parle d'astronefs toute la journée ?

— Mais je suis tout prêt à t'écouter, vieux. D'ailleurs on est arrivé à l'endroit d'atterrissage. Va pour cette prairie ?

— OK !

Nous nous allongeons dans le pré, aux abords du chemin qui ondoie sous la chaleur de l'été et un instant mon esprit vagabonde dans les arabesques des rares nuages qui passent au-dessus de nos têtes. Guy ne dit plus rien. Moi non plus. Je ne sais plus par où attaquer. D'ailleurs, je me demande s'il faut encore parler de quoi que ce soit.

— Alors ? fait-il en me ramenant à la réalité.

— Alors quoi ?

— T'es marrant, tu dis que tu dois me parler de choses trrrrès importantes et puis tu restes là à bayer aux corneilles...

— Je baye pas, je réfléchis. C'est difficile et je ne sais pas par où commencer.

Il y a un long silence que Guy respecte à mon grand étonnement. Je prends une grande bouffée d'air.

— Tu as remarqué comment les autres réagissent vis-à-vis de moi ?

— Tu veux dire... de toi personnellement ?

— Ouais de moi en particulier et depuis pas longtemps.

— Ben ils ont l'air de vouloir te charrier tout le temps, ch'ai pas vraiment pourquoi. C'est donc ça qui te tracasse ? Laisse-les tomber, ils finiront par s'en lasser, mon pote. Au fait pourquoi ils en ont après toi ?

— Ben, c'est justement de ça que je voulais te parler : ils en ont après moi à cause de Marie-Françoise.

— Qu'est-ce qui lui prend à celle-là, pourquoi est-c...

— Tu comprends rien : Marie-Françoise n'y est pour rien directement, c'est moi qui...

— Alors là je comprends plus rien en effet, d'abord tu me dis...

— Laisse- moi continuer ou tu comprendras jamais rien : les gars du village se fichent de moi parce que je me suis laissé aller à caresser les cheveux de Marie-Françoise l'autre jour.

— Qu'est-ce qu'y a de mal à ça ?

— Ils nous ont "fiancés" pour se marrer et pour amuser les autres. Bref ils se foutent de ma gueule à longueur de journée.

— J't'ai dit : passe à côté sans te retourner. Si tu réagis pas, ils finiront par te foutre la paix.

— C'est pas si simple, Marie-Françoise m'évite depuis ce jour-là. Elle veut pas paraître ridicule vis-à-vis de ses copains et copines du village.

— Qu'est-ce t'en a à foutre ?

— Guy,...je ..., je crois que je suis amoureux de Marie-Françoise.

Je pense bien qu'à ce moment Guy va éclater de rire, comme tous les autres l'auraient fait mais un silence seulement troublé par le chant des oiseaux et le crissement incessant des grillons remplace ce à quoi je m'attendais. Je me tourne vers lui, interrogatif et avec une expression idiote dans le regard. C'est un nouveau miracle s'il ne pouffe pas !

— Tu lui as dit ? fait-il.

— T'es fou, je suis comme Johnny Halliday : bien trop timide !

— Comment veux-tu qu'elle change son comportement envers toi alors ?

Toutes ces paroles sont pleines de bon sens mais il y a autre chose encore que je dois lui avouer.

— J'ai peur qu'elle n'éprouve pas les mêmes sentiments que moi pour elle et qu'elle ne me regarde plus du tout pour tout le restant des vacances !

— Ah, évidemment !

— Tu la connais bien toi, Marie-Françoise ? lui demandé-je alors.

— Ben c'est surtout les Chavalle qui connaissent les Daillard, moi, tu sais, depuis l'Afrique du Sud...

— Oui, évidemment, mais tu pourrais pas... heu... essayer de faire une... enquête pour moi ? Je veux dire, une enquête sur ses sentiments ?

— Quoi ? Tu veux que je pose la question à Marie-Françoise ?

— Non, non, ne va pas lui poser la question directement, essaye de savoir par ses frères ou je ne sais pas moi, par les autres, ce qu'elle pense de moi.

— Ça se voit pas ?

— Pas vraiment et on dirait qu'elle évite de m'approcher quand les autres tournent autour de nous.

— Et quand tu es seul avec elle ?

— Ça, c'est rarissime et ça n'arrive que par hasard. La dernière fois, elle était assise sur les marches en face de chez Drome, dans le tournant qui va à Marche.

— Et alors ?

— Ben, elle m'a souri quand nos regards se sont croisés.

— T'es con, t'aurais dû lui parler à ce moment-là ! C'était l'occasion.

— Je te l'ai dit, je suis timide à un point que tu peux pas imaginer.

Un grand oiseau plane très haut dans le ciel. Un rapace, sans doute, guettant sa proie du haut de son infini. Un vent tiède et léger caresse l'herbe odorante qui cuit au soleil de plus en plus chaud. On approche de midi. Il va falloir rentrer.

— OK, fait Guy avec un soupir, je vais te rendre ce petit service à une condition.

Mon cœur s'accélère :

— Laquelle ?

— Cette aprèm' on cause de la soucoupe de cette nuit et on organise un plan d'observation.

— Tope là mon gars c'est d'accord. Maintenant dépêchons-nous de rentrer pour les informations de midi. On en saura sans doute un peu plus.

— T'as tout à fait raison, au galop, il ne nous reste que dix minutes. Rendez-vous ici à 14 heures.

J'attends depuis un bon quart d'heure en suçant une brindille d'herbe. Je suis à l'avance et j'en profite pour faire le point intérieur. Pourquoi dois-je ainsi me torturer ? D'ici quinze jours au plus, je rentre à Bruxelles et l'aventure Marie-Françoise se termine jusqu'à l'an prochain. Elle aura eu tout le temps de m'oublier. Pas moi bien sûr mais ça, elle s'en fiche certainement. Pourtant, c'est vrai, elle m'a souri l'autre jour. Un joli sourire pas du tout ironique. Pas amoureux non plus, il faut l'avouer. Mais c'est un sourire quand même ; elle aurait pu détourner le regard. Il faudrait vraiment que j'en sache plus et si Guy...

J'en suis là dans mes réflexions quand au bout du chemin je reconnais la grande silhouette de mon copain qui s'approche, laissant derrière lui un léger nuage de poussière. Je lui fais signe de la main, du milieu de mon pré où décidément je me sens parfaitement bien.

— Alors, tu as écouté les infos ? fait-il en franchissant les fils qui entourent le pré.

— Ouaip mais c'est assez vague et le gars l'était peut-être aussi en revenant de son bal. Je vois ça tous les jours au bistrot de Joulaine où on loge.

— Possible, mais la description correspond à celles que d'autres témoins ont rapportées durant la journée.

— Ouais, un disque avec un cercle de feu. Apparence métallique avec un dôme par-dessus et des grosses demi-sphères pour servir de train d'atterrissage. Puis les hublots autour de la coupole.

— Non, tu as mal compris ! Cette fois le... bidule était lumineux, entièrement lumineux et plutôt sphérique. Comme une grosse balle molle.

— Le gars s'est peut-être écroulé sous un réverbère et a pris la lampe pour une soucoupe ? fais-je mi-sérieux mi-ironique.

— Mouais. C'est vrai qu'il paraît qu'il était un tantinet saoul mais on ne peut pas dire pour autant que la chose n'est pas à prendre au sérieux. Nous devrions nous passer de dormir cette nuit et observer le ciel en prenant des notes à chaque fois que nous constatons l'un et l'autre des choses bizarres. Qu'est-ce t'en penses ?

— Je pense que je dors dans la chambre de mes grands-parents et qu'il va m'être difficile d'aller ouvrir tout grand la fenêtre pour regarder les étoiles toute la nuit. Ils vont pas apprécier !

— Ben, s'ils dorment ?

— D’abord le grand-père, il ne vient dormir que quand les cartes l’ont assez fatigué, ce qui n’arrive jamais avant 2 heures du mat’, tu vois que la nuit est déjà raccourcie d’autant, et puis, on me considère comme trop petit pour rester éveillé aussi tard. Ils s’imaginent que l’on peut pioncer avec le boucan qu’ils font juste en dessous !

— Ouais, ça ne sera pas commode. Attends qu’ils s’endorment tous et puis ressors carrément de ta chambre. La vision du ciel sera plus complète. Je crois que tu pourrais arriver à faire ça sans problème. Une fois qu’ils viennent de s’endormir, ils ne risquent pas de se relever directement, non ?

— Si tu le dis. Je te promets d’essayer. Et toi, quel est ton programme d’observation ?

— Oh, moi, j’attends le retour de Félicien s’il est de la partie ce soir et puis, comme toi, je sors et je me mets au travail.

— Pourquoi tu ne remonterais pas pour qu’on observe ensemble ?

— Non, parce qu’il est probablement préférable que nous observions de deux endroits différents du village. On a plus de chance de voir quelque chose d’intéressant. Alors c’est OK ?

— OK. Rapport demain dans la plaine du Batty. 10 heures, et tâche de savoir te lever malgré ta nuit d’observation.

— T’inquiète ! S’il le faut je ne dormirai pas de la nuit.

Tout est calme lorsque nous remontons au centre du village. Il faut dire qu’il fait exceptionnellement chaud aujourd’hui. Nous passons le restant de la journée à l’abri des grandes chaleurs. Nous avons pris le papier pelure et nous continuons à élaborer notre bande dessinée dans la petite cuisine de la pension. Les parents se reposent. Mon frère traîne avec les scouts près du château. Lentement la journée se termine. La dernière journée que j’aurai passée sur Terre, avant longtemps.